L'uniforme du fantassin français au moment de la mobilisation en août 1914 est une tenue proche de celle de son aîné de 1870. Un uniforme qui doit être celui de la revanche et que les soldats portent avec panache. Bien que le remplacement de la tenue couleur "garance" par des tons plus neutres vienne d'être décidé, l'uniforme des fantassins en 1914 n'a pu être changé faute de temps et de moyens. Les grandes armées européennes, britanniques, russes ou allemandes ont quant à elles déjà opté pour des couleurs plus discrètes. L'encombrement et l'indiscrétion font donc de l'uniforme français un des moins avantageux par rapport à ceux des autres armées. Même immobiles, les soldats français sont des cibles privilégiées.

En France, le service militaire a été rallongé en 1913 pour une conscription massive et la mobilisation doit être rapide. Cela lui permet de mobiliser presque autant d'hommes que l'Allemagne (20% en moins), soit près de 3,6 millions de soldats alors qu'elle est deux fois moins peuplée. Cette affiche date de 1914 et porte l'ordre des appels des différents corps d'armée pour l'année 1914 à Lille. Elle témoigne de l'efficacité de la préparation à la mobilisation.

Un officier est porté en triomphe à la gare de l'Est le 2 août.
Créé en 1910, l'*Excelsior* est un des premiers quotidiens français illustrés de photographies. Depuis la déclaration de guerre en août 1914 à l'annonce de la victoire et la signature du traité de Versailles, une équipe de photographes publie entre 20 et 30 photographies par jour. L'agence Roget-Viollet diffuse aujourd'hui quelques-unes des 20 000 plaques de verre qui concernent la période 1914 – 1919.

Le départ des poilus est une toile monumentale (12 mètres sur 5, soit 60 mètres carrés) réalisée par la peintre américain Albert Herter en août 1914. Elle illustre le départ des poilus vers les fronts français à la gare de l'Est. Cette œuvre a été réalisée pour rendre hommage à son fils mort dans les derniers mois de la guerre. La longueur du tableau permet de multiplier les scènes d'adieu entre les familles et les soldats partant vers le front en Lorraine. Les chemins de fer jouent un rôle capital dans les premières opérations de l'été 1914 où 10 000 trains sont nécessaires à la mobilisation. En réalité les forces de l'ordre interdisaient l'accès aux quais aux civils qui faisaient leurs adieux devant le bâtiment.

Août 1914
Le soldat
« La fleur au fusil »

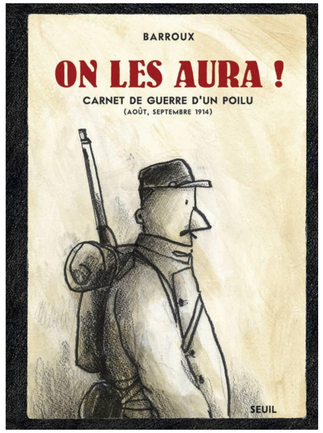
La capote en drap de laine, modèle 1877, de couleur gris de fer bleuté est fermée par deux rangs de boutons, ce qui permet de tenir chaud mais consomme plus de tissu qu'une simple rangée de boutons.

Le pantalon rouge traditionnel, dit "garance" que les fantassins portent au début de la guerre a été adopté en 1829. C'est le roi Charles X qui l'avait introduit dans l'armée française pour favoriser la culture française de la garance. Mais depuis la fin du XIXème siècle l'industrie chimique allemande produit l'alizarine par synthèse, ce qui a entraîné la ruine des producteurs de garance français. La couleur « garance » de l'uniforme devenue l'emblème du fantassin français est donc en 1914 le résultat d'une teinture synthétique achetée aux Allemands, l'alizarine.

Le képi (modèle 1884) à turban garance et bandeau bleu, est recouvert, en campagne, d'un couvre-képi bleu.

Le **fusil Lebel** était porté au dos. Mis au point en 1886, c'est le premier fusil à répétition de l'armée française qui permet un tir plus rapide et à plus longue portée, 450 mètres au maximum. Même à 250 mètres, il peut traverser un homme dans les parties molles et casser des os. C'est une arme puissante et précise qui constitue un progrès considérable et explique les pertes considérables des premières batailles de mouvement de l'été 1914. Mais il est encombrant, plus d'1,80 mètre avec la baïonnette et pèse plus de 4 kg.

Affiche réalisée par les élèves de l'atelier d'histoire , 1ère PCL et 1ère S3, Lycée Galilée, Gennevilliers , 2014
J. Ulrich et L. Vouzelaud , professeurs d'histoire



« 3 août – C'est le jour du départ. La mobilisation est décrétée, il faut partir, quitter femme, enfants, famille. J'ai du courage, il le faut. 9 heures. C'est fini : adieu à tous. Non, au revoir. Car je les reverrai. Lucien et René m'accompagnent jusqu'à la gare de Bercy où je suis convoqué. Le temps est superbe. Un peu chaud mais bien. J'en verrai d'autres. 10 heures, nous arrivons. Après une vigoureuse étreinte, je passe la barrière et je retrouve tous les camarades d'autrefois. Tous sont gais. Nous nous dirigeons sur le quai du départ. (…).
4 août – (…) Les journaux arrivent de Paris annonçant la mauvaise nouvelle officielle. La guerre est déclarée. C'en est donc fini, nous allons nous battre ! Combien de soldats que nous voyons passer rentreront dans leur foyer ? Chassons ces idées noires et reprenons courage. »

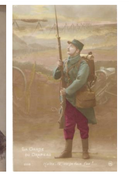
Un matin d'hiver l'illustrateur Barroux trouve sur un trottoir un carnet qui contient le témoignage d'un soldat inconnu sur les premières semaines de la mobilisation durant l'été 1914. Barroux met le récit en image, dans un album intitulé *On les aura ! Carnet de guerre d'un poilu (août, septembre 1914).*

Archives municipales
Jacqueline Le Men, responsable des Archives Municipales nous a accueillis dans les locaux qui se trouvent à quelques pas du lycée, dans les bâtiments de la mairie. On y trouve des registres de recensement dont les plus anciens remontent au milieu du XIXème siècle et sont manuscrits. Des documents portent la signature des Manet, Clément Jean Baptiste et Clément, arrière grand-père et grand-père de Edouard et maires de la ville autour de 1800.

Les archives sont donc une source à l'échelle locale sur les événements majeurs de l'histoire, comme la Première Guerre mondiale.
Nous y avons consulté le registre des mobilisés de 1914 et observé des photographies de jeunes Gennevillois en tenue de fantassin et les registres. Près de 700 Gennevillois ont trouvé la mort entre août 1914 et novembre 1918.

En marche
Les soldats de 1914 en tenue « garance », résolus à prendre la revanche sur la défaite de 1871.

Un jeune Gennevillois en août 1914
Rémond Marin pose dans sa tenue militaire dans le parc de l'ancien château de Gennevilliers en août 1914. Les informations le concernant ainsi que son frère Georges sont visibles dans le recensement militaire de la ville.



Après 43 ans de paix, l'entrée en guerre est dure et difficile à anticiper. Les soldats partent en guerre croyant à une victoire rapide. Mais les premiers combats vont révéler ce que l'on ne soupçonnait pas.
La France ne souhaitant pas de guerre longue contre l'Allemagne a fait le choix du nombre en copiant la mobilisation de la Prusse de 1870. A l'issue de la mobilisation le 18 août, on compte 300 régiments d'infanterie qui disposent de trois armes, le pistolet, la mitrailleuse et le fusil, une artillerie avec des canons et une cavalerie pour le renseignement et exploiter les succès, comme sous Napoléon.
Mais le 23 août 1914, on dénombre déjà 22 000 morts du coté français. Les capacités défensives l'emportent sur les capacités offensives, ce qui se traduit par l'inutilité des combats de frontière, qui se révèlent très meurtriers. La bataille de la Marne en septembre 1914 est enfin une victoire pour les Français et leur permet de souffler un peu.

Les premiers morts
« Les balles allemandes ne tuent pas », écrivent les journaux français au début de la guerre. Plus les armes se perfectionnent et moins il y aurait de morts et de blessés, expliquent-ils aux hommes et femmes restés à l'arrière. Les soldats sur le front se rendent vite compte du contraire.

Le consentement sous la contrainte
Les historiens de la Première guerre mondiale se divisent en deux, ceux qui considèrent que les soldats ont « consenti » à cet effort de guerre et ceux qui pensent que les poilus y ont été « contraints ».
La thèse du consentement affirme que l'acceptation serait volontaire. L'Union sacrée par exemple montre une forme de consentement des Français à l'égard du conflit. En effet, tous les partis politiques se rallient à l'idée de guerre au début d'août 1914. Avec l'image de l'envahisseur allemand, l'Etat fait appel à l'esprit patriotique, à la défense de la patrie, de la République et de la liberté. C'est ce que les soldats eux-mêmes appellent le « bourrage de crâne ». Le fait est qu'il y a peu de réfractaires, et surtout pour des raisons cocasses, par illettrisme ou parce que certains pensaient que l'armée passerait les chercher chez eux.
Les historiens de la contrainte défont le mythe du départ « la fleur au fusil » dans un enthousiasme général. Ils évoquent plutôt une insouciance éphémère qui fait écrire des messages presque poétiques sur les trains de mobilisés, « déjeuner à Berlin » et nous laisse des visages souriants sur les photographies de départ de l'été 1914. Mais la réalité des premiers combats efface très vite cette illusion d'une guerre courte et facile.

Automne 1914
Premières défaites, Premières déceptions
Les soldats s'enterrent

Le havresac est un sac de toile cirée renforcé par un cadre en bois. Il contient de quoi subvenir aux besoins du soldat en campagne, sa gamelle, des couverts, une gourde, une boîte à biscuits et des effets personnels, une pipe et du tabac, un briquet, des photographies, des lettres… Sur le havresac sont arrimés plusieurs équipements collectifs ou individuels (une couverture, une pelle par exemple).
Le poilu porte donc quelques 30 kg sur son dos.

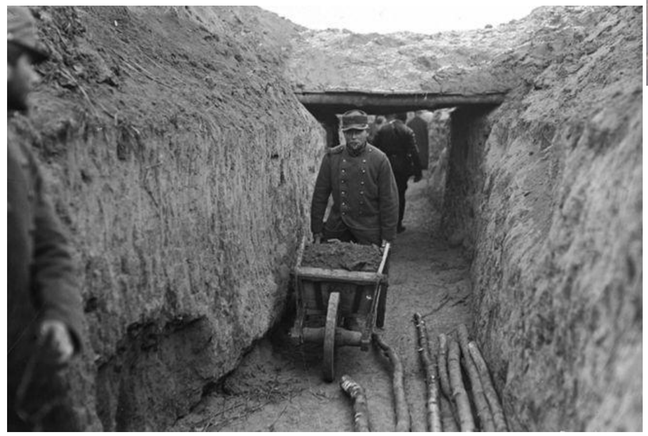
Le couvre-pantalon est donné par l'armée aux soldats afin qu'ils s'adaptent à l'équipement de 1914. A cette période, les pantalons et képis rouge garance deviennent une cible idéale pour le camps adverse. Face a cette situation, des couvres pantalon bleus sont distribués pour favoriser au mieux la dissimulation du soldat sur le champ de bataille.

Le couvre-képi confectionné dans un drap gris de fer bleuté existe depuis 1902. Dès les premiers mois de guerre, il est prévu, en campagne, d'en recouvrir le képi pour se camoufler. Dans l'urgence, un grand nombre de couvre-képis modèle 1913 sont produits . Parallèlement on commence à fabriquer des képis directement en drap gris bleuté. Après plusieurs mois, soumise aux intempéries, la toile bleue claire dont sont faits képis et couvre-képis est délavée et beaucoup de soldats achètent des exemplaires non réglementaires dans le commerce, particulièrement des modèles en toile cirée résistant mieux à la pluie. Les officiers, étant soumis aux mêmes contraintes, ferment les yeux sur cette entorse au règlement. Ce qui renforce le caractère hétéroclite de l'armée française.

Affiche réalisée par les élèves de l'atelier d'histoire , 1ère PCL et 1ère S3, Lycée Galilée, Gennevilliers , 2014
J. Ulrich et L. Vouzelaud , professeurs d'histoire

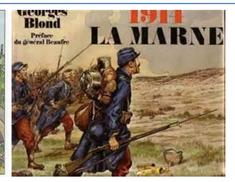
La pénurie d'uniforme
Au tout début de la guerre, 3,6 millions de soldats sont mobilisés. Si les opérations de regroupement des troupes se passent bien, un autre problème ne tarde pas à surgir : on manque d'uniformes ! Dans les premiers mois de guerre, l'Intendance est dépassée. Il manque près de deux millions de collections d'habillement et d'équipement. Les magasins d'habillement dévalisés compensent la pénurie de drap de laine en fournissant des modèles simplifiés de képis gris bleu ou bleu clair, des pantalons civils en velours côtelé, marron ou bleu ou une capote à simple boutonnage dessinée par le couturier Poiret en septembre 1914. On ressort les vieux stocks d'équipement remontant parfois jusqu'au Second Empire. Des marchés sont passés dans la panique générale. Les chaussures se font si rares que l'on paye aux hommes celles qu'ils apportent en arrivant dans le régiment ! Les Françaises tricotent des hausse-cols, des écharpes, des pulls envoyés sur le front. L'armée des débuts de la guerre est donc une armée hétéroclite, où aucun soldat ne ressemble tout à fait à un autre.

La Bataille de la Marne et ses taxis
La bataille débute le 5 septembre 1914 suite à une offensive allemande qui a entraîné une retraite de l'aile gauche de l'armée française. La menace pèse sur Paris. Le 6 septembre sous les ordres du maréchal Joffre est lancée une contre-offensive française. Afin de préserver un avantage numérique, le général Gallieni, gouverneur de Paris a « l'idée toute simple » selon ses propres mots de réquisitionner des taxis dans le but de transporter les soldats rapidement au front et de ramener les blessés. 630 taxis amènent les hommes 4 par 5 des 103e et 104e régiments d'infanterie. Le reste des hommes, le plus gros des troupes rejoint le front par le train. Mais ces taxis deviennent après la bataille le symbole de la détermination française pour stopper l'avancée Allemande. La bataille de la Marne fut un affrontement meurtrier qui fit des milliers de morts entre Français et Allemands.



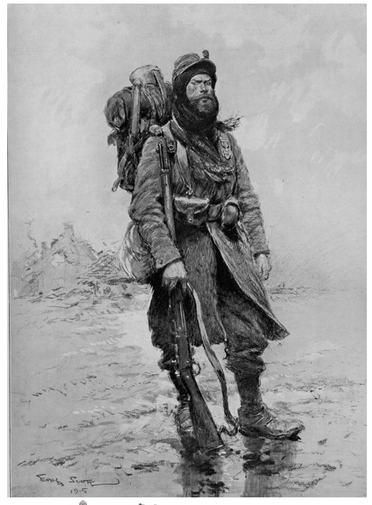
Musée de l'Armée aux Invalides
Le musée de l'Armée est un musée au sein d'un monument à vocation militaire, l'hôtel des Invalides, fondé par Louis XIV à la fin du XVIIème siècle. Le musée de l'Armée est créé dans une aile du bâtiment à la fin du XIXème siècle. Les Invalides sont aujourd'hui un lieu de mémoire et d'histoire et un hôpital. Du personnel rattaché à 6 ministères différents y travaillent. Les armes des collections du département contemporain traduisent la brutalité de la guerre que subirent les combattants, alors que certains des objets personnels exposés restituent une dimension émouvante au conflit. Nous y avons vu les différents types d'uniformes des militaires de l'infanterie française. Un des objets qui nous a le plus marqué est le taxi de la Marne en grandeur nature et la maquette des tranchées qui était très réaliste.

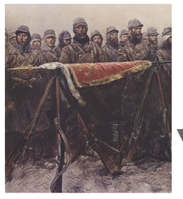
La corvée de terrassement dans les tranchées de première ligne, novembre 1914
Cette photographie de *l'Excelsior* témoigne du creusement des premières tranchées après l'immobilisation du front à l'automne 1914.
Les tranchées apparaissent déjà dans d'autres guerres sur d'autres fronts dès la fin du XIXème siècle, en Crimée lors du siège de Sébastopol, dans la guerre des Boers en Afrique du Sud ou encore à Cuba à la fin du XIXème siècle entre les Américains et les Espagnols. Mais l'ampleur et la place qu'elles prennent durant la guerre de 14-18 en font le symbole de cette guerre « moderne ». La place des soldats y est déterminante et leur équipement, du fusil au casque en passant par la capote et le pantalon, a une importance vitale. En août 1914, en pantalon « garance », la baïonnette au fusil, les soldats français ont été dépassés par la violence des premiers combats. En uniforme « bleu horizon », casque Adrian sur la tête, ils formeront 4 ans plus tard, en novembre 1918, l'armée la plus moderne du monde. On est passé en quelques mois d'un siècle à l'autre. Une mutation à l'épreuve d'un feu terrible et à l'école du front.



A la fin de l'automne 1914, après 4 mois de combats incessants, l'armée française est saignée à blanc mais a maintenu ses positions dans une course à la mer qui a stabilisé le front sur près de 1000 kilomètres. C'en est fini de la guerre de mouvement. L'année 1915 est marquée par l'enlisement dans les tranchées. Dès lors l'armée doit se transformer, ce qu'elle fait grâce à la multiplication des innovations au fur et à mesure que la guerre avance, grâce au bouillonnement et à la circulation des idées. C'est la stimulation de l'expérimentation sur le terrain qui force l'armée à se renouveler. Au lendemain de la victoire de la Marne, l'Etat-Major adopte une nouvelle teinte pour l'uniforme français, le fameux " bleu horizon ".
Des commandes de ce nouveau drap sont passées en urgence, mais le nombre d'hommes à équiper est colossal et la fabrication va être longue. Des mesures urgentes sont prises en attendant .

Le « vrai Poilu »
Georges Scott, artiste parisien, peintre à la gouache, aquarelliste, dessinateur, illustrateur, s'est spécialisé dans l'histoire, l'actualité et les sujets militaires. Pendant la guerre de 1914-1918, il est peintre aux armées et illustre le quotidien de la guerre. Le premier hiver des tranchées a métamorphosé la silhouette du poilu français. Envolé le panache. Ne reste que la volonté de s'adapter à une réalité terrible, celle du froid, de la boue, de l'enlisement dans les tranchées.





Le fusil Lebel est lui aussi l'objet d'améliorations pour s'adapter aux nouvelles conditions de combat. C'est souvent les soldats eux-mêmes qui prennent l'initiative comme en témoigne cet exemplaire trafiqué pour s'adapter à la morphologie des tranchées. Il est conservé au Musée de la l'armée aux Invalides.

Des conditions de vie terribles dans les tranchées
Comme en témoigne Maurice Genevoix dans son livre *Les Eparges* écrit en 1923. Il fait part de son expérience en tant que sous-lieutenant mobilisé à partir d'août 1914 dans la 106ème régiment d'infanterie.

« 8 Avril 1915. Ces jours-ci, une mer de boue. Des blessés légèrement atteints se sont noyés en essayant de se traîner jusqu'au poste de secours..
17 Avril 1915. Ce qui fut le plus dur de l'épreuve, ce qui a fait nos soldats vraiment héroïques, c'est la boue. La boue dans quoi nous avions vécu tout l'hiver, la boue que les premiers soleils avaient commencé à sécher, mais qui avait réapparu la veille de l'attaque, plus épaisse et plus gluante que jamais..Des cartouches terreuses, des fusils dont le mécanisme englué ne fonctionnait plus : les hommes pissaient dedans pour les rendre utilisables. Nous avons perdu deux fois des tranchées prises, parce qu'il était impossible d'arrêter les Boches par le feu .. Le 3, 4 avril, nous tenions déjà les tranchées, tous les hommes en ligne la nuit. Ils se sont un peu reposés dans la journée du 4 : c'est tout. Le 4 au soir, ils étaient tous là-haut. Ils y sont restés, de la boue jusqu'aux cuisses, pendant cent cinquante heures consécutives. Et toujours les obus pleuvaient..Il en tombait cent, deux cents, qui ne faisaient point d'autre mal qu'ensevelir quelques hommes, vite dégagés, dans la boue. Mais tout d'un coup, il y en avait un qui trouvait la tranchée, et qui éclatait en plein dedans. »

Printemps 1915
L'enlisement

La capote Poiret retrouve un boutonnage croisé, ce qui protège mieux les soldats du froid, et des poches sont ajoutées au niveau des hanches pour porter plus de munitions.

Le premier semestre 1915 est synonyme d'**anarchie vestimentaire.** Dans cette course frénétique vers le " camouflage ", pas un soldat n'est vêtu et équipé comme son voisin. On équipe à tout va avec tout ce que l'on peut trouver en stock et sur le marché. Les anciens effets côtoient les nouveaux.
L'armée française, sur la question vestimentaire tout du moins, fait l'effet d'un groupe désordonné et très hétéroclite.

Du képi au casque
Le képi en toile n'est d'aucune utilité surtout dans les tranchées où est massivement utilisée l'artillerie. Les services de santé ont très vite alerté l'Etat-major du nombre de blessures à la tête. Pour protéger les soldats, on distribue au cours de l'année 1915 700 000 calottes métalliques à placer sous le képi.

Les tampons contre les gaz sont conçus en urgence, en raison de la guerre des gaz qui vient de commencer. Il s'agit de gazes de coton imbibés de bicarbonate de sodium pour neutraliser les effets du chlore.

Les bandes molletières en tissu compensent la pénurie de cuir.

Affiche réalisée par les élèves de l'atelier d'histoire , 1ère PCL et 1ère S3, Lycée Galilée, Gennevilliers , 2014
J. Ulrich et L. Vouzelaud , professeurs d'histoire

Une guerre d'un genre nouveau
Les tranchées sont dans un premier temps un phénomène spontané ; les soldats se sont mis à creuser et ces lignes ont résisté. L'obsession est restée dans les premiers mois de percer le front, de faire la percée finale grâce à une offensive massive. Mais faute de moyens offensifs suffisants, l'infanterie est pénalisée et s'enterre. C'est ainsi qu'apparaît une nouvelle forme de guerre que l'Etat-major n'a pas préparé mais que les soldats découvrent et vivent au quotidien.

La réforme « bleu horizon »
En juillet 1914 avait été adopté pour remplacer le pantalon « garance » un drap de couleur neutre, dit tricolore car il s'agissait d'un gris obtenu à partir d'un mélange de fils bleu, blanc et rouge. Mais le colorant rouge, l'alizarine, fabriqué en Allemagne, n'est plus importé. Ainsi on se contente en décembre 1914 pour la réforme de l'uniforme d'un drap en fils bleu foncé, bleu clair et blanc, couleur « bleu horizon » qui va devenir le symbole du Poilu de 14-18 et de la guerre des tranchées.
La réforme du « bleu horizon » est adoptée en décembre 1914, les premiers uniformes arrivent au début 1915, mais l'armée ne sera entièrement équipée qu'à partir de 1916. Les efforts pour adapter l'uniforme et l'équipement à la guerre de position dont personne n'avait imaginé l'ampleur ont mis du temps à être effectifs et ont été le résultat d'initiatives individuelles relayées par le commandement.

Un soldat utilise un périscope dans une tranchée française

Les premiers masques de protection contre les gaz étaient de simples tampons complétés de lunettes. Dans ce dessin au fusain et à l'aquarelle conservé à l'historial de Péronne, Maurice Le Poitevin décrit une attaque au milieu des gaz en Champagne en septembre 1915.

L'invention des gaz
1915 voit l'expérimentation de deux armes nouvelles redevables de la technique allemande : le lance-flammes inauguré en Argonne le 26 février et les gaz d'abord essayés à Bolymov sur le front russe puis le 22 avril sur le front occidental à Ypres en Belgique. Il s'agit du chlore, un gaz asphyxiant produit de l'industrie chimique allemande qui forme au-dessus des tranchées des nuées verdâtres à la forte odeur de javel, bloque la respiration et provoque des nausées. En trois quarts d'heure, sur six kilomètres de front, cette attaque du 22 avril 1915 coûte la vie à 3 000 hommes, en intoxique 15 000. La priorité face au chlore est la protection des voies respiratoires. Des compresses imbibées de produits neutralisant les gaz sont distribuées ainsi que des lunettes permettent de se protéger de leur effet lacrymogène.
Toutes les innovations de la recherche et de l'industrie civiles sont mises au service de la guerre. La propagande française a considéré que les Allemands menaient ainsi une guerre déloyale et inhumaine mais les Français ne tardent pas à utiliser, eux aussi, les gaz de combat.

Nuées de gaz au-dessus du champ de bataille, avril 1915

L'hiver dans une tranchée française

Cette planche stéréoscopique fait partie d'un lot trouvé par un couple d'Américains qui ont vécu en France. L'origine est donc inconnue mais elle témoigne des conditions de vie au front dans les tranchées. Elles sont dans un premier temps un phénomène spontané ; les soldats se sont mis à creuser et ces lignes ont résisté.

Mais le premier hiver y est terrible, le premier passé dans la boue et le froid des tranchées; et l'année 1915 est particulièrement meurtrière ; en octobre 1915, on dénombre déjà la moitié des morts de la guerre. Les soldats n'étaient pas prêts à tenir et combattre dans ce froid, ils ne sont pas suffisamment équipés et face à l'incapacité de l'armée française de s'organiser, ils se procurent des peaux de bêtes, des pulls, des écharpes et autres vêtements chauds envoyés par leurs familles ou récupérés dans les villages dévastés et abandonnés.

Par ailleurs, une rupture de la confiance entre les hommes et l'Etat-major intervient à la fin de l'année et c'est là qu'ont lieu les premières mutineries. Sous le prétexte de voir aboutir une offensive déterminante, les soldats sont quasiment sacrifiés dans cette tactique du « grignotage » selon Joffre On commence alors à ménager les hommes : on leur fait faire les trois huit comme dans l'industrie, les permissions se généralisent et la croix de guerre est inventée.

L'année 1915 est marquée par une évolution rapide de l'armement pour percer le front et retrouver la guerre de mouvement. C'est l'année du « grignotage », selon l'expression de Joffre. Les batailles des Eparges ou de Notre-Dame-de-Lorette en sont symboliques. L'Allemagne mieux préparée dispose d'une puissante artillerie et invente les terribles gaz et lance-flammes. Face à ces moyens offensifs qui ne cessent de se développer et de devenir de plus en plus meurtriers, les armées mobilisent et équipent les soldats.

Automne 1915
Combattre au front, L'enfer des tranchées

Le casque Adrian

L'intendant Adrian met au point le premier casque métallique français, produit et distribué massivement à partir de septembre 1915. Doublé de cuir de mouton, il fait 0,7 millimètres d'épaisseur et possède un protège nuque, une visière et une insigne d'arme qui renseigne sur le service dans lequel combat le soldat.

Des **compresses imbibées de produits neutralisant les gaz** sont distribuées ainsi que des lunettes permettent de se protéger de leur effet lacrymogène. En effet l'introduction du phosgène plus mortel que le chlore rend les gaz plus efficaces. Il est responsable de 85% des tués par gaz de toute la guerre. Cependant ces dispositifs de protection sont longs à attacher et parfois perméables. Ils sont distribuées aux soldats dans une pochette en toile bleu horizon imperméable qui devait se porter à la ceinture. Les soldats préféreront la porter directement sur la poitrine attachée aux deux boutons des poches poitrine de la capote. Parfois une ficelle sera ajoutée pour le porter en sautoir autour du cou.

Les brodequins 1915

L'ajout de l'ajout de deux soufflets de cuir entre la languette et les deux parties au niveau de la cheville vont permettre de réduire le défaut d'étanchéité des brodequins de 1912.

Affiche réalisée par les élèves de l'atelier d'histoire , 1ère PCL et 1ère S3, Lycée Galilée, Gennevilliers , 2014
D. Engel, Professeur d'Allemand
J. Ulrich et L. Vouzelaud , Professeurs d'Histoire

Les tranchées allemandes

Contrairement aux tranchées françaises, les tranchées allemandes avaient la réputation d'être confortables et bien entretenues. Cet article du *Crapouillot*, un journal de tranchée daté de mars 1918 témoigne de l'admiration des soldats français pour l'organisation des lignes de défense allemandes.

Une tranchée boche

Dix marches à peine à descendre, cet abri n'étant pas très profond contre l'habitude allemande ; mais au-dessus de la porte, et couvrant le poste tout entier d'une cuirasse indestructible, trois mètres de béton, armé de poutrelles en fer et de rails, rachètent amplement le peu de profondeur. Nos 150 et même nos 220 devaient à peine entamer cette puissante armature, qui, d'ailleurs, n'a pas souffert visiblement. Au-dessus de la porte, un artiste ennemi a grossièrement taillé en ronde-bosse une croix de fer, symbole des aspirations et de l'orgueil germanique, avec la devise : « Deutschland über alles ! »

À peine l'avons-nous franchie, cette porte, qu'un cri de stupéfaction nous échappe. Est-ce bien là un abri de guerre ? Une cagna ? Ou n'avons-nous pas plutôt sous les yeux l'œuvre capricieuse d'un bourgeois fantaisiste ? Imaginez un véritable appartement de quatre pièces bien carrées, parquetées, plafonnées, impeccablement blanchies à la chaux, décorées de glaces, de gravures, de tableaux et de portraits ; une salle à manger ornée d'une grande table ronde, d'un buffet magnifique, de dessertes, d'un piano naturellement, d'une suspension, de chaises en cuir et de fauteuils, et même d'une bibliothèque ; une chambre à coucher dont se contenteraient bien des gens à Paris, pourvue de tout le nécessaire pour le repos, la toilette et le travail. Une salle pour les téléphonistes et une autre pour les agents de liaison, garnies de tables et de couchettes ; le tout dans un désordre compréhensible, mais clair, spacieux, confortable !

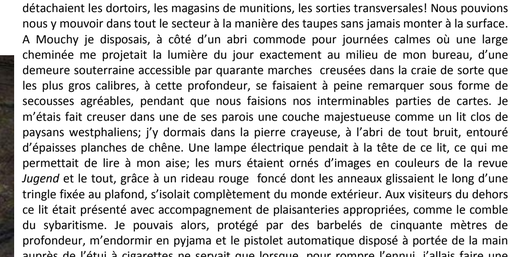
« Eh bien, me dit un de mes trois compagnons qui pourtant s'y connaît en confortable, étant de race anglaise, voilà qui n'est pas mal compris comme installation ! Et c'est un simple commandant qui habitait ici ? Je ne puis m'empêcher de songer à vos modestes, trop modestes abris ! Vos installations sont… comment dirai-je… ascétiques à côté de celle-ci ? Pourquoi donc ne vous installez-vous pas mieux ?… »

Je ne réponds pas ! Mais en effet… pourquoi ? Pourquoi ? À vrai dire il y a peut-être dans ce petit fait l'indice de profondes différences de mentalité, et grande matière à philosopher. Faut-il y voir l'antithèse flagrante de deux races, l'une tournée. Malgré son idéalisme fumeux, vers un utilitarisme, un pragmatisme méthodique et terre à terre et l'autre, à l'intelligence vive et primesautière, emportée par des conceptions plus nobles, et confiante dans sa bravoure à panache et dans ses inépuisables sources d'héroïsme, simplement dédaigneuse de cette excessive prudence et de ce confortable béat ; plus capable de se soutenir dans les plus rudes conditions, par la seule idée et la seule flamme intérieure ?

Sous-lieutenant Charles Tardieu
Le Crapouillot, n° 10, 3e année
Mars 1918

La Grande Guerre dans la Bande dessinée

Aujourd'hui, nombreuses sont les bandes dessinées qui évoquent le premier conflit mondial dans la lignée de *C'était la guerre des tranchées* de Tardi, devenu un classique. Nourries des traumatismes familiaux, vecteurs de l'antimilitarisme, les bandes dessinées sur la Grande Guerre mettent en scène l'usure au front, les grandes batailles, de la Marne à Verdun en s'appuyant souvent sur des personnages stéréotypés, de l'Allemand avec son casque à pointe et son accent allemand aux femmes marraines de guerre ou infirmières. La bande dessinée offre ainsi un reflet déformé de la Grande Guerre, mais participe à la réflexion historique sur la soumission des soldats au contexte et entretient l'imaginaire de 14-18.



Ernst Jünger, le soldat héroïque

Ce jeune homme de 19 ans, mauvais élève sauf en lettres s'engage dès 1914: il est affecté sur le front de Champagne, sa première expérience combattante. Jusqu'au 25 août 1918, date à laquelle il est sévèrement blessé à la poitrine, il ne va cesser de lancer des assauts, de haranguer la troupe, de courir sous les bombes, tenant le journal de ces actes de bravoure insensés (il sera blessé vingt fois) dans des carnets qu'il emmenait même au combat, dissimulés dans sa vareuse. Son héroïsme fou lui vaudra la plus haute décoration de guerre allemande, la croix pour le Mérite. Son regard presque indifférent sur l'horreur qu'il vit, détaché de tout patriotisme alimentera ses ouvrages de guerre dont le plus célèbre *Orages d'acier.* Il s'y qualifie d' « unique créature humaine », une façon de se mettre à l'écart de la réalité de la guerre. Il reçoit le prix Goethe en 1982. Il meurt en février 1998, à 102 ans.

La vision qu'il livre des tranchées au début de la guerre est idyllique, une façon peut-être de mettre à distance une réalité insoutenable. Voici son témoignage dans *Le boqueteau 125, Chronique des combats de tranchées,* 1918.

« Quelles magnifiques positions c'étaient là! Avec leurs couloirs couverts, longs et confortables comme un roman de Dickens et d'où, vers la droite et vers la gauche, se détachaient les dortoirs, les magasins de munitions, les sorties transversales! Nous pouvions nous y mouvoir dans tout le secteur à la manière des taupes sans jamais monter à la surface. A Mouchy je disposais, à côté d'un abri commode pour journées calmes où une large cheminée me projetait la lumière du jour exactement au milieu de mon bureau, d'une demeure souterraine accessible par quarante marches creusées dans la craie de sorte que les plus gros calibres, à cette profondeur, se faisaient à peine remarquer sous forme de secousses agréables, pendant que nous faisions nos interminables parties de cartes. Je m'étais fait creuser dans une de ses parois une couche majestueuse comme un lit clos de paysans westphaliens; j'y dormais dans la pierre crayeuse, à l'abri de tout bruit, entouré d'épaisses planches de chêne. Une lampe électrique pendait à la tête de ce lit, ce qui me permettait de lire à mon aise; les murs étaient ornés d'images en couleurs de la revue *Jugend* et le tout, grâce à un rideau rouge foncé dont les anneaux glissaient le long d'une tringle fixée au plafond, s'isolait complètement du monde extérieur. Aux visiteurs du dehors ce lit était présenté avec accompagnement de plaisanteries appropriées, comme le comble du sybaritisme. Je pouvais alors, protégé par des barbelés de cinquante mètres de profondeur, m'endormir en pyjama et le pistolet automatique disposé à portée de la main auprès de l'étui à cigarettes ne servait que lorsque, pour rompre l'ennui, j'allais faire une patrouille. C'était le beau temps! »

Cicatrice(s) de guerre

En 2008, l'association amiénoise *On a marché sur la Bulle* a lancé l'idée de créer une collection d'histoires courtes écrites et dessinées par des auteurs picards. Le premier thème choisi a été celui de la Grande Guerre, en collaboration avec l'Historial de Péronne que les 22 auteurs ont visité ainsi que les champs de bataille alentour. Certains ont choisi d'illustrer des textes d'époque, d'autres de raconter la guerre à travers des yeux d'enfants, d'autres d'insister sur la guerre industrielle, comme Jean-François Bruckner dans *« Fragments ».*